

Le traducteur professionnel européen

(Interpres professionalis europaeus)

MATT REECK, TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR ÉTIENNE GOMEZ.

Il est toujours rafraîchissant de se confronter au regard de l'autre. Après tout, c'est aussi le cœur de notre métier. Ici, le traducteur américain Matt Reeck nous livre avec distance, humour et une petite dose d'ironie sa vision du traducteur européen.¹

1. Une première version de cet article est parue en anglais sur le site Hopscotch Translation le 28 mars 2023.

En gros, c'est une lutte contre le temps. C'est surtout ça que j'ai glané à cet atelier de traduction là-bas, en Sicile. Du moins, plus que l'intense camaraderie, les subtiles négociations du langage et la solidarité d'intérêt général entre dix personnes qui se qualifiaient de traducteurs, quoique pas uniquement.

En gros, du moins pour les Européens, c'est une lutte contre le temps, même si en tant que seul Américain présent je me posais sans cesse des questions qui, j'en suis presque sûr, n'effleuraient personne à part moi. Car si la vie est globalement une lutte contre le temps, le temps restreint imparti à notre chair respirante (pour réduire les choses à leur plus simple expression), on n'a pas les mêmes conditions de travail, moi surtout, que ceux qui sont qualifiés légitimement de traducteurs professionnels.

C'est un peu comme quand tu arrives en Inde : pour la première fois, tu peux employer le mot « *buffle* » correctement. Car après toutes ces années de relative félicité à grandir dans le Kansas, où jouent *la biche* et *l'antilope*, et où tu croyais savoir ce qu'était un *buffle*, où tu te sentais comme une familiarité avec cet animal en raison de l'histoire du lieu (il n'y avait qu'un « *buffle* » solitaire dans un petit enclos à Fort Riley devant lequel tu passais en voiture avec ta mère et ta sœur, ressuscitant la gloire révolue, l'écosystème ancien, sa faune, sa flore, le mode de gestion amérindien de ce territoire avant cette honte héritée, lourd fardeau de l'histoire impériale, le massacre aveugle de presque tous les spécimens par l'Homme blanc), tu as fini par apprendre que ce n'était pas un *buffle* mais un *bison*, le vrai *buffle*, le *buffle d'eau*, est asiatique, tu te retrouverais pour la première fois nez à nez avec lui en Inde en tant que jeune adulte, et son nom en hindi est *bhens* (un peu comme son cri), bien mieux que cette drôle d'invention introduite par le complément, qui donne l'impression qu'il existe un « *buffle* » qui n'est pas « *d'eau* » alors que ce n'est pas le cas.

En gros, c'est pareil pour le traducteur professionnel européen et son homologue américain. Là-bas, en Sicile, la conversation a tourné autour de la manière de jouer le temps contre les mots, ou de gagner sa vie en étant traducteur, car même en Europe ça a un peu de mal à fonctionner, en tout cas au début, disons pendant les vingt premières années, à moins d'avoir épousé quelqu'un de fortuné ou d'avoir hérité d'un appartement parisien de papa et maman. Le temps contre les mots : on ne peut pas perdre de

temps pour le moindre mot, on est payé entre 19 et 25 euros le feuillet de 1500 signes², quand on ne s'abaisse pas à accepter un travail par nécessité, encore moins bien payé, rien peut-être : une traductrice a reconnu avoir décroché ses premiers contrats bien en deçà des tarifs (je n'ai pas levé le doigt pour dire qu'ici, aux États-Unis, il n'y a pas de tarifs standards : tout effort en faveur d'un « salaire minimum » est sabordé par le principe de l'offre et de la demande, il n'y a qu'à voir le juriste anti-syndicaliste au cours des négociations avec notre équipe, l'équipe des auxiliaires de l'université où je travaillais, qui nous disait qu'on n'avait rien de spécial et qu'ils pouvaient, s'ils le voulaient vraiment, rejeter nos demandes pour un meilleur traitement, quoique encore en deçà du minimum vital, car il y en avait tellement, oui, tellement, des auxiliaires qui tombaient du ciel comme des fruits mûrs, ou comme des migrants aux frontières...).

Cette traductrice a même admis que, souvent, en Europe, les traducteurs débutants sont obligés par les éditeurs à faire un livre pour rien, comme un stage, une période d'essai, et qu'elle-même n'aurait pu traduire si elle n'était pas aussi professeure des universités, l'éternel problème, en gros, des traducteurs littéraires étant que les éditeurs les paient au lance-pierre parce qu'ils savent (OK, ils croient savoir) qu'ils sont déjà salariés en tant que professeurs. Mais, comme je le disais, le problème fondamental pour le traducteur professionnel européen est de gérer le minimum à peine vital (mais avec la sécurité sociale, n'oubliez pas, quels qu'en soient les avantages et inconvénients) contre le temps nécessaire pour traduire un mot, une phrase, un paragraphe.

Ainsi, l'enjeu n'est pas la beauté avant tout, contrairement au point de vue américain, limité à mon sens, qui fait que la traduction n'est pas abordée comme un travail intellectuel mais comme un effort esthétique, le goût de l'art pour l'art, ou, dans la rhétorique du développement ou de l'épanouissement personnel, comme une *reconnaissance* du traducteur en tant que tel par la publication, ou, pire, par l'« opportunité » de la publication, car pour la plupart des traducteurs américains, chercher un éditeur est une tâche

2. Si ça vous intéresse, voici les remarques d'une personne de ma connaissance qui traduit du français : « Une autre amie traductrice me dit qu'elle demande aujourd'hui 0,10 ou 0,11 dollar par mot ! (Alors qu'elle n'en touche toujours pas 0,07 d'une presse universitaire.) Comme j'ai perçu récemment 0,11 dollar par mot pour un essai sur la photographie, il se peut que dans certains cercles les tarifs de traduction aient fini par augmenter avec l'inflation... » D'après mes calculs, 0,10 dollar par mot correspond au tarif de 25 € le feuillet. Vous verrez à la fin de cet essai qu'il y a bien des cas, notamment celui de la poésie, où ce tarif n'est pas atteint. En tout cas dans mon expérience.

si herculéenne qu’Hercule lui-même, peut-être, aurait failli. Là-bas, en Sicile, j’ai écouté comment les traducteurs professionnels européens jouaient le temps contre les mots (à moins que ce ne soit les mots contre le temps ?), toutes les petites choses grâce aux-quelles ils peuvent continuer à labourer les textes, les bons comme les mauvais : fiches, glossaires personnels, outils TAO, et, surtout, prise de conscience que leur tâche n’est pas de faire en sorte que leur âme, leur identité « particulière » en tant que polyglottes, soit reconnue (car tel est le sentiment général ici, aux États-Unis, où le multilinguisme est considéré comme la condition des immigrés récents ou comme je ne sais quelle affectation de *grands bourgeois* qui ont le luxe de pouvoir apprendre des langues étrangères – exercice chronophage dénué d’application dans le « monde réel » –, qui n’étudient pas pour se préparer à un futur métier bien rémunéré mais pour s’ouvrir l’esprit, etc., etc., la vieille rengaine, la vieille ruse).

Pour le traducteur professionnel européen (je vous remercie, si ce n’est pas déjà le cas, de vous représenter le buffle d’eau asiatique à chaque fois que j’utilise cette expression... un animal pratique, beau vu de près... costaud), la tâche du traducteur est d’une simplicité rafraîchissante : aligner des mots acceptables en un temps raisonnable. Cette attitude dénote un joli pragmatisme, un pragmatisme européen (peut-être un peu blasé, disons, un peu *French Zen*), car il s’agit d’accepter l’acceptabilité du critère d’acceptabilité, et le fait que, disons la vérité, un traducteur professionnel ne reçoit pas à traduire que des choses qui relèvent du grand art, de la grande philosophie, ni de rien de grand du tout. (L’une des traductrices, une personne très pragmatique, je peux en témoigner, sur cette question d’acceptabilité et/ou de perfection, s’est épanchée sur le pragmatisme des motels américains, la voiture juste devant la chambre, même si son discours restait un peu architectural car elle ne disait rien des lits à bosses, du mauvais goût de la décoration, ni, plus précisément, de ma nuit à l’Arrowhead Motel à Cody, Wyoming, vers 1990.)

Disons la vérité, dans tous les univers, même dans les univers intellectuels, les traducteurs reçoivent des textes qui (en un sens) ne valent pas vraiment la peine d’être traduits. Soit les idées sont pauvres, soit le style est pauvre, soit les deux. Ce qui te pousse également à te poser des questions sur la traduction littéraire américaine : elle est TRÈS décentralisée, et pourtant encore étrangement incestueuse, classière (histoire d’inventer un mot) et compétitive : quelle est la personne qui a décidé de faire traduire tel ou tel texte ? Quelle est la base de son autorité ? Quels sont ses liens avec telle ou telle autre personne qui a décidé de faire traduire tel ou tel autre texte ? Ne faut-il pas aussi reconnaître la pauvreté de certains de ces textes, de certaines de ces décisions éditoriales ?

Mais, là encore, du point de vue du traducteur professionnel européen, le problème général des décisions éditoriales, de l'intérêt social et de la situation culturelle n'est *pas* important. L'important, c'est qu'un texte a été reçu par le traducteur, qui est payé un minimum à peine vital et qui doit négocier le difficile équilibre du temps et des mots.

Donc, si un texte est mal écrit, soit que les mots sont mal choisis pour exprimer de bonnes idées, soit simplement que les idées ne sont pas « bonnes » (floues même dans la pensée de l'auteur), il sera plus difficile de le traduire, et, selon toute vraisemblance, la rétribution sera moindre, du moins en comparaison d'un « bon » texte, écrit clairement, avec des idées conséquentes, etc. Les textes pauvres sont problématiques uniquement dans le sens où le traducteur n'est pas sûr de ce que dit l'auteur, donc, voyez-vous, il ne sait pas bien comment tourner ça dans la langue d'arrivée.

En revanche, dans un sens basique, ils ne sont pas problématiques : le traducteur, capable de reconnaître leur infériorité, peut faire des choix pertinents et, en gros, ne pas perdre trop de temps à les traduire. (Pour le traducteur professionnel européen, le texte qui fait difficulté est celui où le choix des mots ou la façon de penser sont si uniques, si particuliers que non seulement il *faut* le traduire, il a une signification potentielle dans la culture d'arrivée, etc., mais encore qu'il est idiosyncratique, idiolectique, *situé* au point que, dans la langue d'arrivée, il n'y a pas de mots pour une telle pensée.)

Vous mesurez donc toute l'ironie de notre situation à cet atelier là-bas, en Sicile, chacun des traducteurs présentant un texte sur lequel il est en train de travailler, et, implicitement, pour lequel il attend de l'aide, puisque tout l'intérêt de l'atelier est de jeter un œil collectif (à travers une loupe de joaillier) sur ces textes pour les examiner, en tester les effets d'optique, les retourner dans tous les sens comme Gollum son anneau, et peaufiner, peaufiner, peaufiner, au point que bien des textes donnent l'impression d'avoir été écrits par des hurluberlus à l'esprit embrouillé, par des imposteurs jargonnants des universités, ou par des gens qui ne sont que vaguement informés des potentiels et impossibilités de la langue d'origine, tout en prétendant en être des locuteurs natifs, ou tout en prétendant, vestige de pensée de l'ère coloniale moderne, en avoir une maîtrise « courante », quel que soit le sens de ce mot. (Pensez aux administrateurs des colonies françaises s'en prenant aux interprètes africains, jamais assez doués en français pour ces métropolitains remplis d'eux-mêmes et racistes.) Quelle fine équipe on faisait ! De si bons élèves, et de si fervents amateurs de la langue ! Une expérience spirituelle, à coup sûr ! Et puis cette ironie, pointée une ou deux fois par une ou deux personnes,

du moins un ou deux traducteurs professionnels européens, qu'un examen aussi approfondi, qui faisait davantage fonction de serment de loyauté à nos confrères réunis autour de la Table ronde (en fait rectangulaire, dans une salle de l'Institut français de Palerme, avec des petits Siciliens francophiles en train de courir dans les couloirs !) plutôt qu'aux textes ou à leurs auteurs, tous des étrangers à nos yeux, n'était pas réaliste.

Pas dans le monde du traducteur professionnel européen, où chaque seconde est mesurée contre chaque mot, et plus il va vite, plus il gagne (dans les limites d'une qualité acceptable). Non, ce n'était pas réaliste. Et les textes ne méritaient pas tous autant de considération. Par leur qualité, si j'ose dire, ils ne requéraient pas la perfection, une perfection fantôme à laquelle les textes d'origine eux-mêmes étaient loin d'arriver (si du moins l'on peut dire qu'un seul texte y arrive). Avez-vous jamais entendu un Américain qualifier une traduction de « correcte » ou d'« acceptable » ? Cela n'aurait-il pas l'air d'une insulte ? Les Européens ne font-ils pas toujours un peu « pâle figure » en comparaison de l'exubérance américaine ? (*How are you ? I'm doing great, thanks ! What about you ? Awesome !*)

Si les onze premières traductions de *Madame Bovary* étaient toutes correctes et acceptables, pourquoi a-t-il fallu en faire une douzième ? L'illusion de perfection, son oppression et l'émancipation vis-à-vis d'elle, font partie de la condition du traducteur professionnel européen. Ici, aux États-Unis, c'est sans doute parce que l'investissement en capitaux dans la traduction est si faible (seuls 3% des livres publiés sont des traductions) qu'un sentiment de préciosité s'installe, un désir de considérer le résultat comme un livre sacré, exceptionnel par nature, et, pour que le capital change de mains, il faut justifier de sa perfection, ou de l'ignorance de bonne foi de son imperfection, ce qui, là encore, me fait réfléchir : quels autres métiers mal rémunérés s'embarrassent à ce point de faux critères de perfection ? Serveur ? Surveillant de passages piétons ? Agent aux postes de péage ? (Ah, pardon, là, c'est déjà automatisé...).

Pour changer de métaphore et ne plus parler des pierres des joailliers mais de celles des archéologues et des paléontologues, on retournait ces pierres en quête du sens qui était caché dessous, et c'était comme une psychose collective, une psalmodie, un cantique au langage, à la pensée, aux efforts de compréhension des uns vis-à-vis des autres, des gens, de l'humanité, dans l'abstrait : vous auriez pu mettre n'importe quel texte sous nos yeux (dans une langue connue d'un membre du groupe, bien sûr) et, comme une pierre précieuse, il aurait été retourné dans tous les sens.

C'était un pur plaisir, un « petit paradis », comme je l'appelais, mais « intense » (pardon, mais ici, je me cite moi-même) : « Je n'aurais jamais cru le paradis si intense... ». Mais voilà que je remets ça, toujours à formuler les choses de façon spirituelle, en l'occurrence à suggérer que disposer du temps nécessaire à la concentration était fantastique, spirituellement édifiant, encourageant, etc., que c'était comme une retraite zen (j'en ai fait un paquet, alors je m'estime bien placé pour en parler) : on en repart rempli d'un sentiment d'élévation, purifié, revigoré, etc., mais avec dans un coin de la tête l'étrange soupçon que cette expérience en tant que telle – la retraite, le silence, la solidarité des uns envers les autres – ne faisait pas vraiment partie du monde où l'on retourne, et l'on ne sait si le but est d'essayer de faire ressembler le monde extérieur au monde de la retraite ou de retourner dans le monde de la retraite dès que possible.

« On n'est que des traducteurs », a dit l'animateur à un moment donné, et sur moi ces paroles ont eu un pouvoir singulièrement déprimant. Ce qu'il voulait dire par là, c'était : « On n'est que des traducteurs professionnels européens... », à savoir qu'ils existent, qu'ils respirent, qu'ils mangent, qu'ils chient, qu'ils baissent, etc., qu'ils ont une vie mais aussi qu'ils ne sont pas là pour réécrire le monde, pour faire plus que ce qui est raisonnablement attendu d'eux, etc.

Pour moi, en tant que seul Américain là-bas, ces paroles ont pris une dimension étrangement ontologique, car, en gros, ce qu'un traducteur américain entend dans ces paroles, c'est : « On n'est même pas des traducteurs... » Les traducteurs ne sont même pas des traducteurs, autrement dit des traducteurs professionnels (ajoutez « littéraires », si vous voulez), dont le travail se mesure en secondes, en mots, et dont la valeur se rétribue par un minimum vital, des libertés fondamentales ; ici, aux États-Unis, on est encore en train d'essayer de prouver notre mérite, en tant que travailleurs intellectuels et personnes créatives au talent tout aussi estimable, peut-être (voire plus, mais suis-je le mieux placé pour en parler ?) que ceux du plombier, de l'électricien, du...

Dans un monde capitaliste, l'argent est une preuve de valeur, et comme nous autres traducteurs américains ne touchons pas assez de dollars en contrepartie de nos talents, de nos qualités, de nos productions, nous nous sentirons toujours orphelins, la dernière roue du carrosse, tributaires. Tous les rois n'étant pas de mauvais rois, tous les maîtres coloniaux n'étant pas le mal incarné non plus, lorsqu'on nous donne des miettes (prises dans la caisse du capitalisme, hé hé), nous sommes pourtant trop heureux de les accepter, nous remercions nos seigneurs pour leur charité, nous chantons des louanges à leur bienfaisance, et, pour une fraction de seconde, nous nous sentons « reconnus ».

(spirituellement, surtout), « obligés », « honorés³ ». Mais, comme le solitaire bison américain prisonnier dans sa triste cage à Fort Riley, quelle histoire représentons-nous, quelle vie menons-nous réellement ? Et quand pourrons-nous déclarer, avec la plaisante humilité du traducteur professionnel européen : « Vous savez, on n'est que des traducteurs » ? ◆

Matt Reeck est un traducteur littéraire, un poète et un universitaire installé à Brooklyn, New York. Il a vécu en France, en Inde et en Corée du Sud, et il traduit du français, de l'hindi et de l'ourdou, ainsi que du coréen. Lauréat de l'Albertine Prize 2020 et du Northwestern University Global Humanities Translation Prize 2022, il a également été Guggenheim Fellow in Translation 2022.

Il a participé à deux ateliers de traduction La Fabrique des humanités d'ATLAS, le premier à Yale University en 2018, animé par Patrick Hersant et Catherine Porter, le second à Palerme en 2022, animé par Sacha Zilberfarb. Sur cette dernière expérience, on peut aussi lire son texte « Intimations » : <https://laviemanifeste.com/archives/14507>.

3. Histoire d'être clair : 1. Ces mots ont été prononcés à un « Reveal Event » en ligne le mercredi soir pendant mon séjour en Sicile (l'appel de l'argent... j'ai dû m'absenter de la camaraderie festive européenne...), à l'occasion duquel les vingt-deux traducteurs lauréats des bourses de traduction 2023 du National Endowment for the Arts étaient invités à s'exprimer sur « ce que ça représentait pour eux que d'avoir obtenu cette bourse ». – 2. Comme les autres, j'ai dit merci ! Mais j'ai tenu à préciser que, pour moi, cet argent n'était pas un revenu complémentaire et qu'il me permettait tout bonnement de loger, blanchir et nourrir ma famille de quatre personnes. (Comme nous étions également invités à préciser d'où nous nous connections, nombreux sont ceux qui ont dit travailler sur des campus, et l'un d'entre eux était même en cours à Barnard College !) – 3. Trois traducteurs ont déclaré être ou avoir été des traducteurs professionnels, mais, comme vous l'avez déjà deviné, ils traduisaient... de l'espagnol ! – 4. J'ai reçu d'un grand éditeur un contrat de traduction pour un recueil de poèmes avec 0 dollar d'à-valoir et 5 % sur les ventes, ce qui, étant donné que les recueils de poèmes se vendent aux environs de 300 exemplaires, eux-mêmes aux environs de 15 dollars, représentait 225 dollars. C'était un recueil sur lequel je travaillais depuis deux ou trois ans. Donc, non, pas de quoi appeler ça un traducteur professionnel. – (Suite). J'ai renégocié l'à-valoir à hauteur de 500 petits dollars. L'éditeur m'a expliqué que ses livres perdaient de l'argent, ce que je savais déjà : tous les recueils de poèmes, traduits ou non, perdent de l'argent. C'était à ses yeux un élément justifiant l'à-valoir de 0 dollar. Mais l'idée qui m'a traversé l'esprit, c'est que si la maison d'édition « court un risque », l'éditeur, lui, reste employé à un salaire moyen. N'est-ce pas paradoxal ? La maison d'édition perd de l'argent, le traducteur n'est pas vraiment payé, mais l'éditeur gagne de l'argent. Sans doute est-ce l'éditeur plutôt que l'auteur (non rémunéré) ou le lecteur (non existant) qui est au centre de la production littéraire dans le monde post-revenu, post-lecteurat dans lequel nous vivons ? – (Suite et fin). Le poète, ayant reçu son contrat de cession de droits, s'est plaint à moi sur WhatsApp de la somme d'argent que me proposait l'éditeur, me demandant poliment de régler le problème, lui qui, pour tout vous dire, ne s'était pas ému des premières versions du contrat, qui lui faisaient gagner plus que moi pour cette traduction !